

Daniel Lesage

Norbert le petit garçon d'honneur

– Nouvelle –

Prix Novella 2014

Génération Mouvement

<http://motsduterroir:jimdo.com>
fédération-nationale@gmouv.org

Norbert le petit garçon d'honneur

L'horloge de l'église du village de Sainte-Marie-du-Mont indique onze heures moins dix. Les cloches carillonnent à toute volée. Elles invitent les fidèles à célébrer la grand-messe. Sur la place inondée d'un radieux soleil printanier, accompagnées de marmots s'acheminent à pied, à bicyclette ou en carriole une cohorte de paroissiennes. Les hommes ne sont pas légion : beaucoup croupissent depuis trois ans en Allemagne, retenus prisonniers des nazis dans des stalags.

A l'ombre du clocher, autour d'un véhicule semi-chenillé, s'activent des soldats allemands. D'autres décontractés, attablés à la terrasse de l'estaminet situé à l'angle de la place, dégustent des bolées de cidre. Un side-car pétaradant contourne le monument dédié aux morts de la Grande Guerre.

Les joues écarlates, le souffle court, Juliette la robe trapèze bleue à pois retroussée à mi-cuisse, d'un fougueux coup de pédale fait son entrée dans le bourg de la petite localité rurale du Cotentin. Discrètement, elle jette un œil sur le clocher :

- Ça va je suis dans les temps ! se dit-elle à elle-même.

Dans moins de cinq minutes doit s'établir le contact.

La jeune fille ne sait rien de l'homme qu'elle doit rencontrer. En revanche, le curé de la paroisse limitrophe de Sainte-Mère-Eglise le lui a bien recommandé : « *Tu dois arriver sur place à l'heure précise, ni trop tôt ni trop tard, et t'en tenir strictement aux consignes* ».

Parvenue devant la forge du maréchal-ferrant Juliette freine énergiquement. Promptement elle descend de sa machine et jette un regard désespéré sur la chaîne de sa bicyclette. D'un vigoureux coup de poing elle martyrise la selle de sa monture. Puis de la main droite, à l'aide de la pédale, elle entreprend d'actionner le pédalier.

- Un problème Mademoiselle. Du cambouis sur de si jolies mains m'est insupportable. Puis-je vous aider ?

« *Du cambouis sur de si jolies mains...* » les mots résonnent dans la tête de

Juliette comme les cymbales au milieu d'un orchestre. Instantanément la jeune femme se retourne.

Sorti de nulle part, planté là, un homme jeune, endimanché, coiffé d'une casquette observe la cycliste apparemment en détresse.

Telle la pointe d'une épée, un tressaillement transperce le corps de Juliette. «*Garder son sang froid et surtout ne pas perdre une note de la partition apprise par cœur*» se recommande-t-elle en son for intérieur.

- Du cambouis sur un si beau costume serait fâcheux, rétorque sans coup férir Paulette.

Une discrète jubilation scintille alors dans le regard des deux jeunes gens : ils viennent d'échanger les phrases-clefs de reconnaissance : *le mot de passe*.

Sans hésitation le jeune homme se penche sur la bicyclette de la jeune fille et feint de réajuster la chaîne du vélo bloquée sous le carter de protection du pédalier. Vive comme l'éclair, Juliette extirpe alors de l'intérieur du cintre du guidon, par la poignée de sa monture d'acier, un petit rouleau de papier couleur maïs semblable à une cigarette.

Scène de rue banale. D'un naturel déconcertant, à l'image du boucher derrière son étal avec son crayon de bois, le jeune homme s'ajuste la fausse clope sur l'oreille. Une subtile jouissance assiège Juliette. Son pouls s'accélère. Étrangement, la messagère de l'ombre savoure le moment. A l'excitation de l'exécution de la mission dont elle ignore la finalité, s'ajoute la troublante fascination qu'éveille en elle le bel inconnu.

Sur des amabilités polies de bon aloi et une cordiale poignée de main le couple se sépare.

Comme l'anguille sous les roches le bel inconnu se faufile parmi les paroissiens pressés de se rendre à l'office dominical. En ré-enfourchant sa bicyclette Juliette a le cœur qui bat la chamade. A son passage devant le bistrot où les ressortissants de la Wehrmacht s'égaillent des rayons du soleil, des sifflets d'admiration ponctuent sa hardie et élégante vélocité.

Aurolé de ses habits sacerdotaux, le brave vicaire de la paroisse de Sainte-Mère-Eglise, excelle dans l'art de se métamorphoser en obscur homme de l'ombre. L'abbé Robin œuvre dans la clandestinité à la libération de son pays au sein du

Conseil National de la Résistance. Du clavier de l'harmonium à celui d'un émetteur-récepteur mobile, des résonances l'ecclésiastique en exécutent avec jubilation. Avec les Forces Françaises Libres en Angleterre *l'organiste* échange renseignements et instructions. Sur le terrain, la ravissante et ingénue Juliette, vingt ans à peine, joue à l'agent de liaison avec les combattants de l'intérieur.

«Mes biens chers frères, mes biens chères sœurs ! Souvenez-vous des paroles de Jésus à Saint-Pierre : en vérité je te le dis, que cette nuit, avant que le coq ne chante, tu me renieras trois fois...»

Le dimanche, c'est du haut de sa chaire, que le prêtre distille la parole divine à ses ouailles. C'est aussi durant son homélie qu'en termes sibyllins, il fixe rendez-vous à sa fidèle et dévouée paroissienne. "*Rancard demain à l'aube, à la première messe basse*" traduit instantanément Juliette. Mains jointes, yeux mi-clos, pieusement elle se repaît des incantations du ministre du culte. Signe ostentatoire de dévotion ô combien admiré et chaleureusement commenté par les bigotes à la sortie de la messe.

A l'ombre des regards, c'est dans le huis-clos du confessionnal, que le prêtre émet ses consignes et confie à Juliette les messages à transmettre à celui que la jeune femme appelle «le bel inconnu». Car, de son correspondant, qu'elle ne rejoint jamais au même endroit ni jamais dans les mêmes conditions, Juliette ne sait rien, sinon qu'il est beau comme un Dieu.

Le bel inconnu a approché le *maquis* pour échapper au Service du Travail Obligatoire en Allemagne. Maquisard par hasard plus que véritable rebelle, le jeune homme se dissimule dans le bocage normand. Pour donner le change, sous une fausse identité, il prête ponctuellement sa force aux paysans locaux.

La beauté naturelle de Juliette, son engagement dont il ne connaît rien des motivations profondes, son apparente naïveté émeuvent le combattant de l'ombre désormais bien déterminé à bouter l'occupant hors du territoire français. A vrai dire, Cyprien - son nom dans la résistance -, n'est pas insensible aux charmes de son agent de liaison. Il lui voue même une secrète admiration. "*Elle a du chien et du cran la môme*" ne peut-il s'empêcher de penser lorsqu'il la croise au hasard d'un

échange de documents.

Ce jour, les jeunes résistants se retrouvent au cœur des polders de Carentan, dans la baie des Veys à la Pointe de Brévands.

Lui, pousseux à la main et hotte en bandoulière ; elle, chaussée de vieilles bottes en caoutchouc déformées, un panier en osier sous le bras, les deux jeunes gens affichent l'allure débonnaire de pêcheurs à pieds adeptes de la pêche à la crevette grise et aux coques.

Ils devisent à quelques encablures de la grève quand, se retournant, Juliette aperçoit dans le lointain, noyée au milieu de buissons de roseaux, l'ombre d'un camion allemand de transport de troupe. Bringuebalé dans les nids-de-poule, le véhicule s'avance lentement dans leur direction. La jeune femme s'affole.

- Les boches ! s'écrie-t-elle.

- Bon Dieu, nous avons été vendus ! Vite on se tire, hurle Cyprien

- Coincés dans ce cul de sac où voulez-vous qu'on aille ? Nous sommes faits comme des rats ! se résigne Juliette.

Cyprien, sans hésitation, empoigne le bras de la jeune femme, la boule sans ménagement par dessus la dune et l'entraîne dans le marécage asséché.

Le bruit du moteur du Half Track et des chenillettes sur le chemin empierré devient de plus en plus précis. Terrifiant comme la gueule d'une hyène affamée, à hauteur des roseaux, fixé sur le toit de la cabine du camion, pointe le canon d'un fusil mitrailleur.

Afin d'espérer échapper à la vue des affidés d'Hitler, dans l'abondante gesse des marais, les jeunes gens se hâtent courbés en deux. En souplesse ils enjambent les *ruets* : ainsi Juliette désigne-t-elle dans son parler local les petits cours d'eau qui serpentent la saline. Dans les empreintes durcies des sabots des bovins ils se tordent les chevilles.

Dérangés, des petits gravelots s'envolent à tire-d'aile en poussant leurs petits cris mélancoliques.

Tout à coup, à une cinquantaine de mètres, à demi cachée par des bosquets de vernes, les fuyards entrevoient une gabare :

- Une barque, nous sommes sauvés ! crie Cyprien comme si le Messie lui était soudainement apparu. Nous allons nous allonger au fond et nous y camoufler.

Seulement dans l'affolement, Juliette et Cyprien ne se sont pas rendu compte qu'un large plan d'eau en refusait l'accessibilité.

- Le barcasse est sur l'autre rive. Impossible d'aller plus loin... Nous sommes foutus ! On va mourir ! gémit Juliette à bout de souffle.

Elle défaille. De ses deux bras fluets elle s'agrippe à l'épaule de Cyprien.

- Ce n'est pas le moment de flancher Juliette. Allez courage ! Regarde ?

Le jeune homme désigne l'entrée d'un gabion. Précipitamment, d'un coup d'épaule il en fracture la porte.

Comme catapultés, les deux jeunes gens se jettent à l'intérieur de l'abri sommairement aménagé pour la chasse de nuit au gibier d'eau. Blottis l'un contre l'autre comme des oisillons dans un nid, par le regard du gabion d'où l'on peut observer le gibier et le tirer, les jeunes résistants hagards scrutent l'arrivée des soldats à la pointe de la baie. Moins de trois cent mètres les séparent du rivage. Ils tremblent de tous leurs membres.

Le camion à peine stoppé, en raillant pis que de goélands se disputant la tripaille d'un poisson pourri, les troufions sautent du véhicule. Juliette pense sa dernière heure arrivée. Elle ferme les yeux et étreint si fort son compagnon d'infortune qu'il en suffoque.

- C'est pas vrai ? murmure incrédule Cyprien.

Juliette se hasarde à rouvrir les yeux. Le spectacle qui s'offre à sa vue la scie de stupéfaction. Excités comme des poux elle distingue une quinzaine de bons-hommes en train d'ôter prestement leur uniforme et, entièrement nus, courir se jeter dans les flots. Loin des regards de la ville les *verts-de-gris* - ainsi Cyprien désigne-t-il les occupants - profitent d'un moment de détente pour s'adonner aux bains de mer.

Ce n'est qu'après que la troupe en goguette eut quitté le littoral, que Juliette et Cyprien retrouvèrent un semblant de sérénité. Mais, la peur a libéré chez eux d'extrêmes pulsions de désirs. Alors, soudainement désinhibés, ivres d'ardeur, avec volupté à l'appel des sens les jeunes gens s'abandonnèrent. Moment de plénitude, que dans la quiétude de leur cachette, les nouveaux amants savourèrent jusque tard dans la soirée.

Bien évidemment Cyprien en eut la primeur, mais c'est à l'abbé Robin que dans un deuxième temps, Juliette en fit la confidence : elle était enceinte. Une situation qu'elle redoutait par dessus tout de révéler à ses parents. Ses escapades impromptues à vélo, avaient déjà souvent suscité moult orages à la maison. "*Mais où es-tu encore allée traîner ? Il y a des boches partout. Un jour il t'arrivera malheur !*" se voyait-elle souvent reprocher. Aussi, Juliette le pressent : l'annonce d'une prochaine maternité entraînera un véritable séisme dans la famille. Elle imagine aisément les épithètes dont on la gratifiera : traînée, catin, pouffiasse. D'ores et déjà, la diatribe vénéneuse sur *la fille-mère qui déshonore la famille*, lui résonne dans les tympans et lui tortille l'intestin.

Totalement désemparée, c'est aux bons offices de l'abbé Robin que Juliette voua sa destinée, convaincue que seul le prêtre, fort de son aura, pourrait obtenir la clémence de ses parents.

A l'image d'un missionnaire prêchant la bonne parole chez les hérétiques, avec force conviction, le bon curé Robin, dut implorer le Seigneur, égrener des dizaines et des dizaines de chapelets, s'en remettre à tous les saints du paradis, user de pieuses jérémiades, pour enfin convaincre les parents de la fille qui *a fauté* - selon l'insidieux jargon local - de rencontrer le futur papa, de lui accorder leur rédemption et aussi de pardonner à Juliette d'avoir transgressé les bonnes mœurs, bafoué la morale et sali la réputation d'une honorable famille.

Vrombissements de forteresses volantes, bombardements et tirs de D.C.A. n'ont cessé de la nuit. Mais ce n'est qu'au petit matin, que dans un pommier, accroché sous un grand voile blanc, Cyprien vit une silhouette se tortiller. Retenu aux branches de l'arbre fruitier, visage grimé, accastillé d'un casque avec un filet, d'une tenue de combat bardée de carabine, poignard et autres ustensiles hétéroclites, avec dextérité un parachutiste se dégage de sa fâcheuse position. Le petit drapeau américain cousu sur la manche de l'uniforme du G.I. dissipe immédiatement le scepticisme du jeune normand. Dans sa mémoire, telles les trompettes de Jéricho, résonnent les vers de Verlaine "*Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone*". Ils enchantent son esprit. Plus de doute : "*le débarquement a bien eu lieu cette nuit*", se réjouit le jeune maquisard.

Sans tarder, Cyprien enfourche sa bicyclette et file annoncer la bonne nouvelle à Juliette sa complice de l'ombre, mais aussi désormais sa chère et tendre petite amie.

C'est occupé à abreuver les veaux dans le champ en bordure de la route qui jouxte la ferme que Cyprien découvre le père de Juliette. Avec précaution il l'apostrophe :

- Ça y est les américains ont débarqué ! s'exclame-t-il sans même prendre le temps de saluer l'éleveur.

- Votre fils itou a débarqué ! rétorque sur le même ton le père de Juliette

- Hein ? ! Non c'est pas vrai : Juliette a accouché d'un garçon ? Mais c'est bien plus tôt que prévu !

- Ben oui mon gâs : mon petit-fils a mis moins de temps à arriver que les satanés amerloques ! grommelle le jeune grand-père agacé par le broutard qui, à grands coups de tête, chahute le seau de lait.

- Oui, mais l'essentiel c'est qu'ils soient là, n'est-ce pas ? ! Vous avez entendu le boucan cette nuit ?

- Si c'est du ramdam qu'a fait Juliette pour mettre son petiot au monde, ah ça oui je l'ai bien entendu. J'en ai pas fermé l'œil de la nuit ! bougonne, mi-figue mi-raisin, le sarcastique grand-père.

Déconfit Cyprien ne sait plus quelle attitude adopter. A dire vrai, la rudesse feinte ou réelle du père de Juliette l'impressionne davantage que de poser un détonateur au pied d'un poteau téléphonique. Cyprien doute que le rustre paysan ait bien accepté la maternité de sa fille.

- Mais qu'est-ce que vous attendez sacrebleu, pour aller voir votre rejeton et sa mère ?

Maintenu de la pointe du pied en équilibre sur son vélo, en attendant les propos brusques et autoritaires du père de Juliette, Cyprien décontenancé manque de choir.

Aussi, sans demander l'argent de son reste, d'un énergique coup de pédale Cyprien élance sa machine et fonce rejoindre son enfant et sa mère.

- Tu as vu Cyprien - Juliette prénomme toujours son ami par son nom de combattant de l'ombre - comme il est beau notre poupon ?

Délicatement, le jeune papa prend le nouveau-né dans ses bras et le berce

tendrement :

- Oui, c'est le plus beau bébé du monde ! Rappelle-toi Juliette nous l'avons conçu la mort aux trousses sous le joug de l'ennemi. Or, c'est précisément au moment où des hommes venus d'ailleurs, viennent nous en délivrer, et pour beaucoup au prix de leur vie, que toi ma chère Juliette tu as choisi de mettre au monde notre fils.

- La vie, la mort ? On ne choisit pas Cyprien ! Ce sont les circonstances, mais en ce qui nous concerne elles ont bien fait les choses ! Comment allons-nous l'appeler ce petit bout de chou ?

Cyprien jette un œil dans la chambre et aperçoit, accroché à un clou au chambranle de la fenêtre, un almanach des postes, télégraphes et téléphones. Il s'en saisit :

- Quel jour sommes-nous Juliette ?

- Ben... le 6 juin 1944 me semble-t-il !

- Aujourd'hui c'est la saint Norbert ! Un jour pas comme les autres ! Un jour merveilleux qui va changer notre existence et la marquer à tout jamais. Tu te rends compte Juliette : nous sommes désormais papa et maman d'un charmant bébé qui a vu le jour à l'aube d'une ère nouvelle. J'en suis convaincu, cette nuit l'espérance et la liberté ont frappé à notre porte. Peut-être y avons-nous un peu contribué ? Seule certitude, notre fils est le fruit de cet engagement pour la Libération de la patrie sans lequel nous nous serions peut-être jamais rencontrés. Aussi afin que ce jour reste à jamais gravé dans notre mémoire je te propose que nous appelions notre fils Norbert ? Nous célébrerons son anniversaire et sa fête à la même date : elle symbolisera le jour "J" de l'espoir retrouvé.

- D'accord Cyprien ! C'est joli Norbert ! Il ne faut pas tarder à le faire baptiser. Cours vite prévenir Monsieur le curé !

- J'y vais Juliette, et dès que tu as acquis ta majorité j'invite le bon curé Robin à sceller notre union. Norbert sera le petit garçon de l'honneur français reconquis. La paix en sera la demoiselle.